

La nouvelle revue de presse

NRP juin 2010, n°3



Dossier

Littérature (s) algérienne (s), reflets d'une société ?

Société

Enfants des rues: des filles brisées à vie
H. EL-MEKKAWI

Economie

Russie, Qatar, Algérie: La course au leadership gazier
M. FARAH

Droit

7 milliards de préjudices dû au piratage des œuvres
artistiques
Z. SABER

Mémoire

Chambres avec vues sur l'histoire d'Alger
J.-P. TUQUOI

Maroc

Mohamed Abed Jabri. Un chercheur en or

Tunisie

Le Maghreb des entreprises entre mythe et réalités

التيقة الجزائرية
مختارات الصحف

Dossier

Littérature (s) algérienne (s), reflets d'une société ?

عن الرواية الجزائرية

أمين زاوي، محمد ساري، الحبيب السائح p.4

L'Olympe des Infortunes de Yasmina Khadra vu par la critique, p.5

Rachid Boudjedra : « Je refuse de mélanger l'art et l'idéologie »

F. MÉTAOUI, p. 5

Anouar Benmalek: «les écrits littéraires qui ne dérangent personne ne valent même pas le papier sur lesquels ils sont imprimés»

propos recueillis par : S. Lou, p. 6

Habib Ayoub. Ecrivain : « Pas de littérature sans subversion »

propos recueillis par : F. MÉTAOUI, p. 6

La littérature algérienne au féminin

M. BEY, A. MOSTAGHANEMI, F. BAKHAI, p. 7

Littérature Algérienne D'expression Française
Quel devenir ?

K. KENNOUCHE, p. 8

Société

Adieu à Abdelkader DJEGHLOUL, sociologue :
Un homme attentif et émotif

A. FERHANI, p. 9

Enfants des rues: des filles brisées à vie

H. EL-MEKKAWI, p. 10

Economie

Russie, Qatar, Algérie: La course au leadership gazier

M. FARAH, p. 11

Instabilité et fragilité de la zone euro
Une aubaine pour l'Algérie pour renégocier l'accord d'association

Y. FERHAT, p. 11

Le Maghreb des entreprises entre mythe et réalités
L'intégration maghrébine en débat

R. LAHMAR, p. 12

Droit

7 milliards de préjudices dû au piratage des œuvres artistiques

Z. SABER, p. 13

Des brevets aux droits d'auteur
Traité secret sur l'immatériel

F. LATRIVE, p. 13-14

Mémoire

Chambres avec vues sur l'histoire d'Alger

J.-P. Tuquoi, p. 15

Constantine: Le palais Ahmed Bey, de marbre et d'orangers

F. Hamou, p. 16

Maroc : Mohamed Abed Jabri. Un chercheur en or, p. 17

Bibliographie, p. 18-19

*La NRP est la nouvelle formule de la « Revue de presse »,
créée en 1956 par le centre des Glycines d'Alger.*

[Attestation du ministère de l'information: A1 23, 7 février 1977]

Revue bimensuelle réalisée en collaboration avec le :



CENTRE DE DOCUMENTATION ECONOMIQUE ET SOCIALE

3, rue Kadir Sid Ahmed, Oran • Tel: +21341 408583 • Courriel: nrpresse@yahoo.fr

Site web: www.cdesoran.org

Si vous voulez recevoir gracieusement les numéros suivants de la Nouvelle Revue de Presse, envoyez-nous un message à l'adresse suivante:

nrpresse@yahoo.fr

Ont collaboré à ce numéro

Faïza GACHI

Bernard JANICOT

Fayçal SAHBI

Mehdi SOUIAH

Leila TENNCI

Houari ZENASNI

Les idées exprimées dans les textes repris par la NRP n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

« Je crois à l'écrivain comme pure conscience, probité intégrale, qui propose au miroir de son art une société à assumer ou à changer, qui interpelle son lecteur au nom des plus fondamentales exigences de l'humain : la liberté, la justice, l'amour... Je crois à l'intellectuel comme éveillé de conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteurs vigilants, prêts à dénoncer les dangers qui menacent la société. »
Rachid Mimouni

Une certaine idée « platonicienne » veut que l'art soit une reproduction du réel. La littérature n'en est pas une exception. En effet, Platon, et après lui Aristote, ne pensaient la littérature autrement que par son rapport au réel et à la vérité. Selon cette idée, la littérature devient « l'expression directe de la société », comme disait G. Lanson. Elle dépasse le cadre étroit de l'expérience artistique et acquiert un rôle de témoin de son époque et miroir de sa société. L'Histoire de la littérature universelle est pleine d'exemples d'écrits romanesques qui sont autant des chefs d'œuvres artistiques que des documents historiques considérables. Elles sont nombreuses les études historiques et sociologiques qui s'appuient sur l'œuvre de Cervantès, par exemple, pour compléter ou éclairer quelques zones d'ombre dans l'Histoire de la péninsule ibérique ou ailleurs. L'Algérie par exemple, à travers les souvenirs du captif (Cervantès ?). Nous trouvons dans Don Quichotte non seulement un roman de chevalerie, mais aussi tout un inventaire des proverbes de cette période ainsi que des questions politiques, philosophiques et littéraires contemporaines de la période d'écriture du roman.

Victor Hugo, dont l'œuvre est une fresque gigantesque de la France du XIX^e siècle, pensait que ce qui est dans la littérature est dans la société. La littérature utilise donc les mots pour exprimer les maux d'une société disloquée, en perdition et en éternelle quête de soi. La littérature se veut une fenêtre sur une société en crise de conscience et de valeurs, mais aussi rétroviseur de son passé, avec le recul que l'expérience littéraire apporte aux vérités et/ou mensonges de l'Histoire. Le réel se voit, subséquentement, traduit par la littérature ou la littérature reproduit le réel.

Cette conception de Victor Hugo du rapport entre la littérature et la société trouve parfaitement son écho dans le champ littéraire algérien actuel. Si l'imaginaire collectif garde des écrivains algériens de la première génération (Dib, Feraoun, Mammeri, Kateb, etc.) une image assez inactuelle et tournée vers le passé, en raison du discours social auquel ils sont associés, les auteurs de la nouvelle génération, à partir de Rachid Boudjedra, Rachid Mimouni jusqu'aux plus récents, s'inscrivent dans une nouvelle dynamique dont les thèmes, les soucis, les questionnements, et les « angoisses » pour reprendre le terme d'Anouar Benmalek, ne sont plus les mêmes que jadis. Ils sont plus en phase avec la « nouvelle réalité » de cette nouvelle société. Ils sont également plus complexes. Aussi complexes que la société elle-même, avec ses tabous, ses paradoxes, et ses différences.

Outre le poids si lourd de leurs aînés, les écrivains de la nouvelle génération souffrent d'un problème de légitimité, et continuent à être suspectés pour leur « manque d'authenticité » tant leur littérature est pénalisée par un statut ambigu, face à un imaginaire collectif archaïque et dépassé, mais constamment alimenté par des logiques et des enjeux politiques et idéologiques, qui ne tolèrent la littérature que dans la mesure où elle accepte de glorifier la guerre de libération. Il n'est donc pas étonnant que les premières tentatives sérieuses « d'émancipation » de cette littérature, après une période de littérature « d'urgence » dont le thème est autour de la décennie noire du terrorisme, reviennent à cet épisode historique fondateur, qu'est la guerre de libération, pour le démystifier. C'est ainsi que Rachid Boudjedra et Anouar Benmalek, dans leurs derniers romans, même s'ils se disent différents dans leurs démarches, s'accordent pour « démonter » l'Histoire officielle. Instaurant par la même occasion une nouvelle légitimité nécessaire à leur « survie littéraire » dont le maître-mot est la subversion.

Le troisième numéro de la NRP « Littérature algérienne : Reflets de la société ? », ne se veut pas un panorama de cette nouvelle littérature algérienne, encore moins sa bibliographie exhaustive. Il se propose cependant – et cela en quatre temps- d'apporter les premiers éléments de réponse à la question énoncée dans son titre :

- 1) La question de la langue de la littérature algérienne, discutée par Lamine Zaoui et Habib El Saïh.
- 2) Le conflit générationnel tel que l'exprime la « polémique » Boudjedra/Yasmina Khadra.
- 3) La notion de la subversion chère aux jeunes auteurs algériens et les frontières entre le politique/idéologique et le littéraire.
- 4) Et enfin, trois articles qui évoquent, encore une fois, la question suivante : Y a-t-il une littérature (algérienne) féminine ?

Fayçal SAHBI

”الحبيب السائح لـ”الخبر ”الرواية الجزائرية موجودة و”المعربة ”ليست ضرة لـ”المفرنسة

يرى الروائي الحبيب السائح، أن الرواية الجزائرية موجودة وقائمة، ولا يرى تنافيا بين الرواية المكتوبة بالعربية والرواية المفرنسة كما يرى أن علاقته بالكلمات وباللغة صارمة وحميمية أيضا

كيف ترى علاقة الرواية بالواقع؟
الرواية تهتم بالواقع وتعيد تشكيله بصورة أجمل. حتى لا يظهر الواقع فيها بصفته ”واقع الواقع“. لكن، ليست كل رواية قادرة على نقل الواقع بسحرية فكبار الكتاب وحدهم يستطيعون إعادة تشكيل الواقع.

في أغلب أعمالك كنت شاهدا على مأساة وطنية وإنسانية، ألا تفكر في خلع عباءة الحزن والخيبة؟
أقول لك إن في هذه الغلالة، التي تظهر لك كحزن فرحاً فيأضاً. نصوصي كلها حب ومحبة. أنا أكتب تحت تأثير حزن جميل مشحون بأمل. ولا أكتب بإحباط حين أدخل في نصي.. بل أجد فرحة عظيمة، على قدر ألمها، حينما أبدأ في إنجاز العمل. حتى إذا وصلت إلى النهاية شعرت بمتعة قراءة القارئ.

كيف ترى النقد؟ وكيف تتعامل مع نقادك؟
أنا لا أريد على كاتب أو ناقد انتقدي أو تدخل في أعمالي. يوجد في الجزائر باحثون مقتدرين يشتغلون على النص الروائي باقتدار، لكن عندما يتعلق الأمر بالنقد فإني أكاد للأسف لا ألمس للظاهرة وجوداً، برغم توافر طاقات مؤهلة لدخول عالم النقد

تقول إنك حينما تكتب لا تضع في ذهنك [...]
قارئاً، فماذا تضع إذن؟

لأن احتساب وجود القارئ، أيما كانت طبيعته، هو الرقابة الذاتية القاتلة بامتياز. إن كانت نصوصي لا تفهم بالقدر الكافي، فسيأتي وقت تقرأ فيه بذائقة مختلفة. أنا لا أتعجل على شهرة أو مجد لا يصنعه نصي. ولا أسعى إليه بوسائل غير وسيلة الكتاببينة وحدها.

ألا ترى أن انقسام الرواية الجزائرية بين المكتوبة بالعربية والمكتوبة بالمفرنسية أثّر على تراكمها؟

الرواية المكتوبة بالفرنسية لها مكانتها في الجزائر فهي موروث ثقافي. وأنا لست من الذين يعتقدون أن الرواية المكتوبة بالفرنسية هي ضرة للمكتوبة بالعربية في الجزائر. ما أتمناه أن تترجم الأعمال من العربية إلى الفرنسية والعكس. حالياً، بدأت تظهر الرواية الأمازيغية، باعتبارها عنصراً ثراء أيضاً ينبغي أن نكون أكثر تفتحاً وأكثر استغلالاً لطاقت أنباء الجزائر باعتماد موروثنا اللغوي بجميع لهجاته.

أمين الزاوي ومحمد ساري يناقشان واقعا لرواية الجزائرية ضعيفة والرداءة مقياس النجاح

يعتقد كل من الروائيين محمد ساري وأمين الزاوي أن الرواية الجزائرية الحديثة تعيش حالة انتكاس ملحوظة، حيث يرجعان سبب غيابها عن مختلف المحافل الدولية إلى إسهابها في طرح جملة موضوعات مستهلكة، إضافة إلى افتقارها إلى السند الداخلي

لم يتوان الروائي أمين الزاوي في تقديم معاناة تكشف عن كثير من القلق إزاء راهن الإنشاء الروائي في بلادنا حيث يقول: ”في الجزائر، يجب أن تكون ردينا كي تكون كاتباً“. معتبرا مطلب ”الرداءة“ شرطا أساسيا في تحقيق الحضور على واجهة المشهد الروائي، ومعبرا عن حالة الغيظ أمام اتساع دائرة الموضوعات المتبدلة في أوساط الروائيين الجزائريين الجدد، خصوصا موضوعات المرأة، ”الجنس“ و”العنف“ و”التي يعتبرها“ ”موضوعات استنفدت جوهرها ودخلت حيز الابتذال“ نفس المعاناة يؤيدها الروائي محمد ساري، الذي يقول نلاحظ اليوم ضعف الخيال في الرواية. كما نلاحظ أيضا ”ضعفا فنيا ملموسا. كثير من الروائيين لا يعرفون أبعاد الرواية. ذلك ما أدى إلى افتقاد الرواية الجزائرية ”علاقة الثقة مع القارئ؛ حيث تقلصت مساحات انتشارها ويواصل صاحب ”الغيث“ طرحه معللا الحالة الراهنة بالقول: ”أحد أسباب هذه الوضعية تعود إلى حقيقة التساهل في عملية النشر“؛ حيث يميل المتحدث، الناشرين جزاء من تفهقر الحضور الروائي في بلادنا. ويصرح: ”أفضل تسمية بعض الناشرين بالمطبعين في الحقيقة، الناشر مطالب بمتابعة مختلف محطات النشر. أما في الجزائر، الناشر لا يقرأ حتى المخطوط، خصوصا إذا تعلق الأمر بتلقي دعم من طرف جهة معينة حيث صاروا يقدمون غالبية المخطوطات بالشكل الخام إلى المطبعة دونما مراجعة. معتقدين أن مهمتهم تنتهي بإصدار الكتاب“

عبية النشر التي تشكل إحدى أهم العتبات في مسار نجاح النص الروائي في بلادنا يعلق عليها الزاوي قائلا الناشر الجزائري، بالأساس، ما يزال ناشرا هاويا. لم نؤسس بعد دار نشر يستمع إليها على مؤسسات الجوائز، على مستوى النقد وعلى مستوى الجامعات.. حيث يُقر بأن كثيرا من الناشرين يفتقدون إلى المهنية في التعامل مع الكتاب. كما يعتقد صاحب ”وليمة الأكاذيب“، أن جملة المعطيات التي دفعت بنا إلى الوضعية الحالية وليدة غياب سياسة ثقافية حقيقية. مؤكدا ”أنا نعيش، في الجزائر، على طريقة السياسة الفرنسية، نشجع ونروج الكتاب الناطق باللغة الفرنسية على حساب الكتاب الناطق باللغة العربية“. مشيرا إلى أن الفعل الثقافي، صار فعلا موسميا لا أكثر”. داعيا، في السياق ذاته، إلى أهمية التفكير في تأسيس مجلس أعلى للثقافة تقوده فئة المثقفين وحدهم، إضافة إلى ضرورة إعادة التفكير في أهمية التأسيس لمرصد القراءة والذي من شأنه أن يُعنى بمختلف ميول القارئ، عبر مختلف مناطق الوطن، إضافة إلى إرساء قواعد المركز الوطني للكتاب بغية تقنين سوق النشر وفرض مزيد من المهنية

Yasmina Khadra L'Olympe des Infortunes

[Lu dans l'express : quatre critiques littéraires sur le dernier roman de l'écrivain algérien le plus lu en Europe]

Hélène Dubuc: Yasmina Khadra revient dans ce roman vers son thème de prédilection, les clochards, ces laissés pour compte rejetés par une civilisation qui broie si facilement les êtres humains.

Il décrit ce monde sans prosaïsme, avec beaucoup de tendresse et de poésie, offrant au lecteur une fable philosophique touchante. Malheureusement, ce conte moderne souffre aussi de quelques dérives. La vision de Yasmina Khadra sur le sujet reste très manichéenne, ses personnages n'ayant pas vraiment d'alternatives : ou s'isoler dans un no man's land relativement supportable, ou être happés par une civilisation violente et impartiale. De plus, la prédominance des dialogues ôte toute profondeur aux personnages seulement survolés, voire caricaturés. Leur psychologie reste ainsi souvent trop simpliste.

Thierry Cousteix: Vaguement affable !

Le style est soigné. Trop peut-être !

Les personnages sont fabuleux. Trop sûrement !

Les pages nous vagabondent. Dans l'ennui presque !

L'histoire nous tient compagnie. Dans l'ennui sûrement !

Mais, bon sang, où veut en venir l'auteur ?

Mais, bon dieu, que veut nous dire l'auteur ?

Les intentions de cette fable resteront trop affablement vagues pour que le lecteur puisse les partager dans ce terrain glissant du conte moralisateur.

Fabienne Vidallet: Métaphore grossière, au trait lourd et appuyé, L'Olympe des Infortunes se veut la mise en scène d'une humanité différente, celle de marginaux qui vivent dans une décharge publique à ciel ouvert en bord de mer. Heureux les simples d'esprit et les laissés pour

compte semble vouloir prouver Khadra et il étire ce cliché vieux comme la Bible au long de plus de deux cents pages sans intrigue autre que le départ et le retour de Junior, enfant prodige martyrisé par une société politicière incapable d'accepter la différence. C'est un roman terriblement bavard, aux dialogues artificiels comme ses personnages et au style ampoulé, mélange invraisemblable de syntaxe relâchée et de vocabulaire soutenu qui sonne faux d'un bout à l'autre. L'apparition de Ben Adam (pouvait-on faire nom plus lourd ?), l'homme éternel, descendu de son olympe pour répandre la bonne parole achève d'élever ce roman dans les hauteurs... du ridicule.

Estelle Urien: Sur un terrain vague non identifié, la misère s'isole pour échapper au baigne.

Khadra traite du dénuement de façon très originale et d'un point de vue exclusivement masculin. Dans un décor minimaliste, L'Olympe des Infortunes expose la dépendance attachante des êtres les uns aux autres, sans débordement de sentimentalisme.

Khadra mêle à souhait langage ordurier et envolées lyriques et excelle dans l'art de rendre poétiques les infortunes humaines les plus dures. Il décrit la misère sans voyeurisme en donnant une grande profondeur aux personnages à travers des dialogues simples et philosophiques qui ne s'éloignent jamais des difficultés matérielles auxquelles sont confrontés les membres de la troupe de L'Olympe des Infortunes. Une œuvre sous forme de huit clos atemporel qui fait preuve d'un immense humanisme et ne laisse pas insensible...

LEXPRESS .fr 13 février 2010

Rachid Boudjedra : « Je refuse de mélanger l'art et l'idéologie »

Fayçal MÉTAOUI

Rachid Boudjedra refuse d'« idéologiser » l'histoire. Dans son dernier roman, Les Figuiers de Barbarie, qui vient de paraître en Algérie aux éditions Barzakh, après sa publication en France par les éditions Grasset, il se pose des questions sur l'assassinat de Abane Ramdane, sur les massacres de Melouza et sur l'opération « Bleuïte », qui avait piégé le colonel Amirouche en 1958. « Je ne peux pas donner de réponses dans un roman, car cela reviendrait à trahir le système romanesque. Un roman doit bégayer. Nous n'avons pas le discours absolu », « Lorsque les historiens algériens feront leur deuil, ils écriront l'histoire comme cela été fait dans les pays qui ont connu la guerre. A eux d'apporter les réponses scientifiques et objectives », a-t-il ajouté.

Il n'est pas d'accord avec la démarche de Anouar Benmalek qui est revenu dans Rapt, son dernier roman, sur les massacres de Melouza et de Mechta Kasba, commis par l'ALN en mai 1957. « Mon idéologie politique me sert de garde-fou. Elle m'empêche d'aller vers l'absolu ou de prendre partie. Il faut relativiser les choses. Je suis communiste depuis l'âge de 17 ans, j'ai fait de la philosophie et des mathématiques. Anouar n'a fait que des mathématiques. Je refuse de mélanger l'art et l'idéologie. Le roman de Benmalek est idéologique et donne une vision pour ceux de l'autre côté », a observé l'auteur de Le Désordre des choses. Il a dit n'accorder aucun intérêt à ce que peuvent penser les Français. « Quand

j'écris, je pense d'abord aux Algériens », a-t-il appuyé, regrettant que les romans algériens de ces dernières années ressemblent à des pamphlets. « Quand la littérature s'empare de l'histoire, elle oublie la pâte, la vie humaine, l'égo, la psychanalyse », a-t-il expliqué.

Le dernier roman de Rachid Boudjedra pose le problème de la violence fratricide sans jugement. « Le romancier ne fait pas le travail de l'historien, il a plus de liberté », a-t-il observé, regrettant que certaines vérités historiques demeurent toujours cachées. Rachid Boudjedra estime qu'on écrit toujours le même livre du fait qu'on est toujours la même personne.

« Depuis que j'ai pris conscience du monde, je n'ai pas changé. J'ai les mêmes fantasmes et les mêmes comportements », a dit l'auteur de La Vie à l'endroit. Il a

remarqué que la critique ne pose jamais la question à un peintre sur le fait qu'il reproduit toujours le même tableau. Rachid Boudjedra a critiqué vivement le romancier Yasmina Khadra. « Je n'aime pas la littérature de Yasmina Khadra. C'est une littérature de loisirs. Il n'est pas un écrivain dans le sens noble du terme. Autrement dit, un écrivain qui pose des questions et qui s'angoisse », a-t-il dit. Il a ironisé sur le fait qu'il existe des écrivains de l'intérieur et des écrivains de l'extérieur.

El Watan 21 avril 2010

Anouar Benmalek: «les écrits littéraires qui ne dérangent personne ne valent même pas le papier sur lesquels ils sont imprimés»

Dans votre dernier livre «Le Rapt», vous vous attaquez à un thème épineux: le massacre de Melouza. Pourtant, même si le thème est omniprésent, ce n'est pas le sujet principal. Vous invitez la guerre d'indépendance à se joindre à la présente. Y a-t-il un lien entre les deux ?

Anouar Benmalek : Levons d'abord une équivoque qui serait une ignominie. Loin de moi l'idée de rapprocher mécaniquement deux événements a priori si antagoniques. La guerre d'indépendance visait à libérer l'Algérie de l'indignité coloniale ; la guerre des terroristes s'inscrit, elle, dans l'idéologie exactement inverse, et son but déclaré est d'asser- vir le pays, ses institutions, sa culture et ses habitants à une vision du monde obscurantiste, considérant la démocratie comme une invention perverse et ne reculant pas devant l'assassinat de ceux qui osent remettre en cause les principes moyenâgeux de la théocratie islamiste.

Ceci dit, force est de reconnaître que, si le but de la guerre de libération était on ne peut plus noble, les moyens utilisés par le FLN pour s'imposer comme l'unique représentant du peuple en lutte contre la domination coloniale ont parfois été d'une extrême brutalité, ne reculant ni devant la torture ni devant l'assassinat d'Algériens souvent aussi patriotes que les plus engagés des combattants du Front. Dans certains cas, comme de celui de Melouza, cette violence peut être qualifiée sans excès de langage de véritable crime de guerre ! Le dire avec force n'est pas trahir les idéaux de liberté pour lesquels se sont battus les moudjahidines, bien au contraire ! Taire officiellement — et jusqu'à présent... — la vérité sur cet abominable massacre et sur d'autres épisodes aussi sanglants que les tueries d'étudiants montés au maquis lors de la bleuïte, c'est renforcer l'idée qu'en Algérie, la fin justifie absolument tous les moyens, dès lors que la fin est jugée « transcendante » [...]

Un quotidien algérien avait appelé au boycott de votre



livre Ô Maria. Avec celui-ci, vous risquez à nouveau de déclencher une grande polémique. Appréhendez-vous l'accueil de votre dernier livre ?

A.B : Je dirais d'abord que, dans nos pays, les écrits littéraires qui ne dérangent personne ne valent même pas le papier sur lesquels ils sont imprimés. Il y a peu de différence, en somme, entre écrivain et écrit vain... Je ne cherche pas la polémique pour la polémique, d'autant que, chez nous, elle est bien souvent synonyme de « danger physique », si vous voyez ce que je veux dire...

Les thèmes que je traite dans mes livres m'habitent pendant longtemps, jusqu'à ce que je décide, le moment de maturation venu, de me colleter avec eux : mon histoire familiale, celle de l'Algérie, le Moyen Orient, l'Andalousie et l'histoire du monde musulman, et, maintenant, la guerre d'Algérie. Je n'oublie jamais cependant que si le hasard m'a fait Algérien, je suis d'abord et surtout un être humain, à la fois singulier et semblable à des milliards d'autres partageant un même étrange destin : celui de naître pour mourir...

Je me doute que des plumitifs d'obédiances diverses vont m'accuser de tous les maux. Je commence à en avoir l'habitude car l'insulte est facile en Algérie. J'espère seulement que le lecteur ordinaire, en particulier le lecteur algérien, se reconnaîtra dans cette peinture sans concessions que je fais de notre pays, peinture souvent terrible, parfois pleine de tendresse. Qu'il soit sûr cependant d'une chose : je n'ai servi, en écrivant ce roman, qu'une idée : celle, très haute, que je me fais de la littérature et de son corollaire le plus exigeant, la liberté.

propos recueillis par : Sarah Lou

LE MATIN dz
Le journal des idées et du débat

1 septembre 2009

Habib Ayoub. Ecrivain : « Pas de littérature sans subversion »

Peut-on tout reprendre du patrimoine ?

On peut tout reprendre mais pas tout à la fois. Tout dépend de l'inspiration du moment et de quoi on parle. Dans Le Palestinien, j'évoque le Coran qui est aussi un patrimoine. C'est une façon pour moi de me déterminer. J'écris en français, mais je me revendique en tant qu'Algérien, Arabe, musulman. J'appartiens donc à une aire géographique, intellectuelle, etc.

La langue n'est pas une barrière...

[...] j'aime bien la façon avec laquelle écrit Aziz Chouaki qui use d'un langage particulier. Il utilise un français remalaxé à la manière des écrivains martiniquais. Sauf que là, il y a à prendre et à laisser. Si je me mets à l'arabe, ce n'est pas par mauvaise conscience. On m'a posé une fois la question à Bordeaux, j'ai répondu en citant un hadith du Prophète, « Man tâalama loughata kaoumin amina charahoum » (Celui qui a appris la langue d'une autre nation sera préservé de son mal). Cela a jeté un froid dans la salle ! J'aime bien mettre les pieds dans le plat.

On célèbre le défunt Rachid Mimouni à travers les colloques. Mais est-ce qu'on connaît réellement l'œuvre du romancier ?

Il y a parfois tentative de récupérer des choses iconoclastes. Rachid Mimouni était iconoclaste. Il n'est pas

doux. Son premier roman était dans la période de réappropriation de l'identité nationale. Ce qui est arrivé à la littérature algérienne, comme au cinéma. Il ne peut y avoir de cinéma ni de littérature qui n'aient fait leur mue pour progresser. Il ne peut y avoir de littérature ou d'art dignes de ce nom s'ils ne sont pas subversifs.

S'il n'y a pas de liberté aussi...

La subversion ! La subversion ne serait que par rapport à l'ordre établi. Ce qui a fait la grandeur de Mimouni, c'est sa capacité à le faire. Le fleuve détourné est son roman majeur. Il y a eu Tombéza, L'honneur de la tribu et Hzam el ghoula. Mimouni a été très critique vis-à-vis du système. Tous les systèmes ont la capacité de retomber sur leurs pattes et récupérer les écrivains les plus téméraires. Mon dernier recueil de nouvelles, L'homme qui n'existait pas, est assez féroce mais on le trouve dans les meilleures librairies et à l'aéroport d'Alger. Cela devient une espèce d'alibi à la démocratie. Mais que voulez-vous que je fasse ? M'arrêter d'écrire ? Je ne le pense pas.

propos recueillis par : Fayçal MÉTAOUI

El Watan week-end
6 avril 2010

La littérature algérienne au féminin

Maïssa Bey

Puisque mon cœur est mort



Romancière et nouvelliste algérienne, Maïssa Bey écrit en langue française. On lui doit notamment de superbes témoignages de femmes en révolte, contre la peur, le silence, l'oubli ou l'indifférence. L'écriture de Bey est lucide, déconcertante, tranchante. Avec *Puisque mon cœur est mort*, elle nous brosse un nouveau portrait de femme algérienne qui doit affronter la disparition de son fils, assassiné par des islamistes. Toute sa vie s'écroule. Elle est au bord du basculement dans la folie. Mais on lui demande d'oublier et de ravalier sa peine. La loi sur la concorde civile (votée en juillet 1999) est passée par là. Elle ne se soumettra pas. Elle se met à écrire son journal, qu'elle adresse à son fils, comme un chant d'amour. Elle y déroule le fil de leur existence, cherche à savoir comment elle a pu l'exposer en l'élevant seule. Elle se rend chaque jour au cimetière, mesure le désespoir de tous ceux et celles qui pleurent un proche disparu. Puis elle échafaude patiemment le projet qui la retient à la vie par un fil : retrouver l'un des assassins de son fils qu'elle a pu identifier ; exorciser le renoncement et l'impuissance.

Marina DA SILVA
avril 2010

MONDE
diplomatique

Ahlem Mostaghanemi

L'écrivaine la plus lue dans le monde arabe



« L'écrivain algérien Ahlem Mostaghanemi, est une lumière qui scintille au milieu de ces ténèbres. Ce roman [Nissiane.com] a pu réunir le meilleur du roman international et de la tradition populaire. Écrit avec une langue arabe élégante et un sens littéraire aigu, il est doté d'une trame technique esthétique unique dans son genre, et d'une narration bien ficelée qui provoque l'admiration et l'éblouissement. »

Voici ce que dira Ahlem concernant la femme algérienne et la littérature qui est un reflet de notre société : « Il faut défendre cette nouvelle littérature, cette nouvelle société. Et moi toute seule, je ne puis rien faire. Il faut qu'on soit nombreux pour faire face à cette vague dangereuse qui s'abat sur nous. Nous sommes tous responsables de cette image. ». Elle voit cette femme combattante, active, et elle se bat pour qu'elle soit reconnue à sa juste valeur. [...] Ahlem Mostaghanemi relève souvent la question de l'immortalité de l'artiste écrivain arabe. En effet, le statut de ce dernier n'est pas vraiment valorisé, et surtout, sa mémoire n'est pas réellement respectée. En tout cas, Ahlem, restera une artiste écrivaine immortelle. Elle est d'ailleurs aujourd'hui l'écrivaine la plus lue dans le monde arabe.

Dzirija.net

Fatima Bakhai.

[Algerien et rien d'autre]



[...] J'ai donc voulu savoir quelle était l'histoire de mes ancêtres. C'est tout simple ! J'ai cherché, j'ai beaucoup lu. C'était parfois fastidieux, difficile, parfois exaltant ! J'ai voulu raconter cette longue histoire et il m'a semblé que pour la rendre plus accessible, le meilleur moyen était de la romancer. C'est la trilogie Izuran. Ce n'est absolument pas un travail d'historien, je n'en ai pas les compétences, mais à travers la saga, je me permets de donner des repères, d'évoquer les grands événements, les grands hommes, certaines traditions, etc. Beaucoup de choses semblent alors plus claires. Certains de nos comportements, la plupart de nos traditions, notre façon de penser, de parler, de cuisiner, de réagir s'expliquent parfaitement. Une société se bâtit sur la durée, elle n'est jamais spontanée. On peut apprécier ou non l'ouvrage mais, en général, les lecteurs me font savoir qu'Izuran les a réconciliés avec eux-mêmes, ou qu'ils ont appris bien des choses qu'ils ignoraient, ou qu'ils voient à présent les choses d'une autre manière ! C'est encourageant ! Les Algériens doivent d'abord connaître leur histoire, sans en occulter la moindre période. Accepter en-

suite cette histoire telle qu'elle s'est réellement déroulée depuis les temps les plus reculés. Cette histoire n'est ni meilleure ni pire que celle des autres peuples, elle a ses périodes de grandeur et ses périodes sombres, on ne peut rien y changer. Cette histoire nous appartient, dans toutes ses dimensions. Une identité ne s'impose pas, on ne peut ni ne doit la commander ! L'identité est un résultat, celui d'un long chemin parcouru ensemble... 7
« Nous sommes Algériens et rien d'autre. Nous ne renions rien de ce qui, depuis des millénaires, nous a été apporté par d'autres peuples, d'autres cultures. Nous en avons gardé ce qui nous convenait que nous avons transformé, adapté, amélioré pour en faire une synthèse qui n'appartient qu'à nous et qui fait qu'aujourd'hui, nous sommes nous, avec des ressemblances, des différences, une originalité... » Tel est le message que j'essaie de faire parvenir dans chacun de mes romans.

extrait de : « Notre histoire, ni pire ni meilleure qu'une autre »

El Watan 16 avril 2010

Littérature Algérienne D'expression Française Quel devenir ?

Kemal KENNOUCHE

[...]La littérature algérienne d'expression française est une dimension temporelle, une période historique et un espace spatio-temporel, ce sont d'abord des noms : M. Dib, M. Feraoun, M. Mammeri, A. Bounemour, K. Yacine, A. Boumahdi... et des œuvres : L'Incendie, Le Fils du pauvre, La Colline oubliée, Nedjma, La Répudiation, Le Fleuve détourné... Dès le déclenchement de la révolution en Novembre 1954, certains romanciers tels que Dib, Feraoun, K. Yacine se posaient des questions fondamentales. Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Ils parlent de malaise, de désarroi. Ils veulent être les témoins d'un peuple et d'une patrie spoliée.

[...]A cette époque, l'écrivain algérien était, comme disait F. Fanon, « condamné à la plongée dans les entrailles de son peuple ». Après l'indépendance, les romanciers sortent du thème obsédant de l'immense victimologie dont parle Gilles Charpentier in Evolution et structure du roman algérien de langue française. Il faut remonter le temps, croire en la vie. Lacheraf disait en Tunisie en 1968 : « On exploitait abusivement l'héroïsme guerrier. » A. Laâbi, dans L'œil et la Nuit, lançait un cri : « Et maintenant, nous, nous sommes exténués du passé. Mais qui sommes-nous ? Comment sortir de la caverne ? » M. Boureboune faisait dire au héros du Muezzin (1968) : « Marre de tous les pays en quête de héros positifs. » En Algérie, de nouveaux romanciers se font connaître, M. Farès, M. Boureboune, A. Djébar, A.

Lemsine, M. Achour, R. Boudjedra, R. Mimouni, T. Djaout... Les auteurs anciens, tels que Dib, Mammeri continuent de créer. Le premier fait apparaître Dieu en Barbarie, La Danse du roi, Habel le second, La Traversée. Les thèmes étaient pluriels et enrichissants, l'aliénation, la religion, la condition humaine, l'absurde... « L'écrivain, disait R. Mimouni, écrit pour les marginaux, les paumés, les laissés-pour-compte. » La littérature algérienne d'expression française aujourd'hui n'est pas « condamnée à mourir jeune », comme l'avait affirmé A. Memmi. Elle innove, elle rayonne, elle surprend. Le roman algérien n'est pas un « déclin », pour reprendre l'expression de critique littéraire Todhkrov. Elle ne cesse de poser ou de reposer les problèmes urgents des êtres, leur vie, leur avenir, leur espérance.

Le roman devient « recherche », comme l'ont souligné Bakhtine et M. Butor. L'œuvre littéraire devient, en effet, un appel. Elle est le reflet d'une époque. Elle est « prédilection ». Par la parole qui est un pouvoir, le romancier maîtrisant la durée narrative nous offre un tableau objectif d'un certain vécu. Les lecteurs ressentent ce plaisir du texte en y adhérant. Une nouvelle tendance et née : elle questionne notre devenir. Elle aspire à un renouveau. L'œuvre littéraire devient ainsi le refuge d'une conscience libre. Les romanciers algériens en France s'engagent dans cette aventure de l'écriture. On produit maintenant avec M. Mokkaïdem, N. Bouraoui (prix Renaudot), A. Benmalek, Le Rapt ; A. Beggag, La Guerre des moutons et, bien sûr, avec toujours Malek Alloula et H. Tengour, Salim Bachi et Nadia Ghalem.

[...] il faut lire Y. Mechakra, Magani et surtout le roman

de H. Grine, Cueille le jour avant la nuit (prix des Libraires) ou ceux de Salim Bachli, Tuez-les tous (2006) et Le Chien d'Ulysse (Prix de la vocation – Goncourt de premier roman). Avec Yasmina Khadra aussi, la littérature algérienne d'expression française rayonne. Elle surprend. Cet écrivain, lecteur de Nietzsche et d'El Mutanabbi pour son écriture originale et l'art de conter, inscrit une œuvre majeure dans cette histoire littéraire. Après sa trilogie romanesque, on retient cette fresque merveilleuse sur la période coloniale, Ce que le jour doit à la nuit (meilleur livre de l'année 2008). On conserve cette phase d'espoir dans ce livre, où le père dit à Thébaïne : « Aime de toutes tes forces. Aime comme si tu ne savais rien faire d'autre. » C'est une œuvre capitale.

Avec L'Olympe des infortunes, il respire : un message philosophique qui s'ouvre sur un quatrain de O. Khayyâm : « Si tu veux la paix, accepte ton destin. » Dans ce roman, les personnages, le Borgne, le Pacha, le Simplet sont exclus du champ social. Ils se retrouvent dans la déchéance et la misère. Khadra situe les notions de la mensongerie et de la culpabilité. Il est dit page 13 : « Je ne

sais pas comment j'ai échoué. » C'est la vérité — ce roman nous rappelle cette « inquiétante étrangeté de l'être » dont parle Freud. Un désarroi face à un monde qui a perdu sa raison —, R. Boudjedra reste toujours surprenant avec L'Hôtel Saint-Georges et Les Figues de Barbarie. On ne raconte plus cet auteur, il faut le lire. Le dépliement du sens se trouve aussi chez A. Zaoui avec son dernier livre qui reste fascinant. Cette littérature algérienne connaît aussi l'écllosion de nouveaux talents

: M. Ben Fodil, M. Farah, Ben Achour et beaucoup d'autres encore. L'œuvre devient déplacement, réponse aux questions de l'heure. Une littérature de « l'immédiat ».

Le texte avec cette tresse de sens devient une copie de la réalité. Il l'exprime : la chronique littéraire est aussi à apprécier. Elle est attente et dévoilement. Il faut lire A. Lotfi, T. Belghiche, A. Ferhani, O. Merad, D. Khellas, A. Chawki, M. Beggag... , écrits pluriels qui questionnent notre existence. Lire dans ce sens R. Escarpitt, La Littérature et le Social. L'écrivain P. Henri Simon disait à ses lecteurs en 1972 : « Pas de force littéraire qui ne soit que style et pas de bonne littérature qui ne soit style. » Nous sommes une « pierre lancée », disait M. Dib, avant d'écrire L'Arbre à dire. L'écriture s'inscrit ainsi dans cette algérianité. Elle aspire à ce changement : à vivre plus. La littérature algérienne d'expression française devient le talent d'une individualité. Par ses sensations, ses sentiments, les images et les formes, l'écrivain d'aujourd'hui est celui qui est en train de construire nos valeurs.

Le plaisir de lire constitue un cri. A notre perplexité dans cette mouvance sociale, c'est une vision de monde. Pour cela, il faut revenir à l'excellent ouvrage de Rachid Mokhtari, Le Second Souffle du roman algérien.

Adieu à Abdelkader DJEGHLOUL, sociologue : Un homme attentif et émotif

[Le Jeudi 22 Avril me parvenait l'annonce de la mort de Kader Djeghloul. Je l'avais rencontré pour la dernière fois l'année précédente au Salon International du livre. Dans les années 80, alors qu'il animait brillamment le Centre de Documentation en Sciences Humaines d'Oran, il passait aussi de nombreuses heures au CDES, m'aidant par ses conseils à mettre en place le rayon de sociologie. Comment ne pas lui rendre ce dernier hommage ?

Bernard JANICOT]

Jeudi matin, s'est éteint l'intellectuel algérien qui exerçait en tant que conseiller auprès du président de la République.

C'est assurément une grande perte que celle d'Abdelkader Djeghloul, celle du travailleur de la pensée et celle de l'homme connu pour sa parfaite éducation et sa gentillesse naturelle. Il portait toujours sur son visage, qui avait gardé quelques traits enfantins, un air d'inquiétude, paraissant toujours sur le qui-vive, particulièrement attentif. Je l'ai connu dans les années 1980 à Oran, où il avait créé et géré le Cridsh (sauf erreur, le centre de recherche, d'information et de documentation en sciences humaines). Cette institution avait pris rapidement une envergure nationale et même internationale considérable que sa taille et ses moyens ne laissaient pas présager, mais que Abdelkader Djeghloul avait su développer avec talent et pertinence. Dans cette première moitié des années 1980, il en avait fait un pôle d'attraction, les séminaires succédant aux colloques et aux journées d'études, attirant par la qualité des thèmes toute l'intelligentsia et les médias (alors rares) du pays. Il lui avait notamment insufflé une orientation fortement culturelle et les artistes aussi avaient pris le chemin de cette salle, qui joua un rôle essentiel dans l'impact d'Oran à cette époque sur la vie intellectuelle nationale.

Il était alors hyperactif, au summum de sa forme, communiquant et écrivant beaucoup, présent pour tout un chacun, en parfait maître de cérémonie. Ce sont aussi les années où il publia de manière très régulière. En 1984, aux éditions ENAL, il avait si-

Ameziane FERHANI

gné Elements d'histoire culturelle algérienne ainsi que Trois études sur Ibn Khaldoun. En 1986, toujours chez le même éditeur, il publia Huit études sur l'Algérie. Sa double formation de philosophe et de sociologue lui donnait un large angle de vue et



d'analyse qui lui permettait d'inscrire ses recherches dans une large approche qui touchait autant l'actualité que la profondeur historique. A cela s'ajoutait une culture générale brillante qui embrassait la littérature, les arts et un fort intérêt pour les sciences. A cette période, avec les éditions Sindbad (Paris), il entreprit un immense travail de défrichage et de diffusion de textes anciens dont la parution fut grandement saluée par la communauté universitaire. On peut citer ici le roman El Euldj, captif des barbaresques et surtout Le Mi-

roir de Hamdane Khodja, chronique extraordinairement précieuse des premières années de la conquête coloniale. Ses longues préfaces, qui présentaient les textes complets, sont des trésors d'analyse et avaient aidé à découvrir ce patrimoine littéraire algérien qui remontait au XIXe siècle et était demeuré inconnu, sinon de rares spécialistes. Dans les années 1990, il s'installa un moment à Paris, mais revint assez rapidement au pays, portant visiblement les stigmates de cet exil et particulièrement tourmenté par les affres du pays. Il continue pourtant à produire, collaborant notamment avec la revue Awal où il signe des contributions remarquées : Mammeri, le courage lucide d'un intellectuel marginalisé, (1990) ; Kateb Yacine, la révolte sereine d'un poète militant (1992), Frantz Fanon, (1994)...

On ne saurait ici récapituler l'ensemble de ses contributions, essais, articles, biographies, recherches, sinon pour signaler leur richesse et leur intérêt pour la construction de l'histoire culturelle nationale. A maints égards, il avait emprunté les chemins intellectuels d'un Mostefa Lacheraf. Comme lui aussi, il avait opté pour une fonction officielle que certains de ses anciens collègues ne comprenaient pas mais qui correspondait à ses convictions et son désir sincère de représenter au cœur de l'Etat, le monde des idées et de la recherche.

El Watan 24 avril 2010

Enfants des rues: des filles brisées à vie

La maison des petites mamans est un refuge qui accueille les filles violées et parfois enceintes. Elles y trouvent un peu de sécurité, mais ont toutes du mal à dépasser leur détresse.

Hanaa El-Mekawi

Enfant trouvée, elle a passé son enfance et une partie de son adolescence dans un orphelinat. Toute sa vie, elle a été privée de tendresse et d'amour. Elle a quitté l'orphelinat, pensant que dehors, le monde allait l'accueillir à bras ouverts. Mais dans la rue, elle n'a trouvé que des brutes qui n'ont fait qu'abuser d'elle. Tombée enceinte après avoir été violée à l'âge de 14 ans, Nada raconte elle-même son histoire qui ressemble à celles qui résident à la maison des « petites mamans » au quartier de Moqattam. Un refuge qui accueille les filles de la rue, victimes de viol. « Je ne sais pas qui est le père de mon enfant, cela se passait régulièrement et par plusieurs garçons à la fois », dit Nada, la tête baissée. En voyant cette petite créature dans un coin, un bébé dans ses bras, on ne comprend qu'il s'agit d'une maman et de son enfant que lorsque Nada tire son sein pour allaiter son bébé avec des mains tremblantes. « Un enfant responsable d'un autre, telle est la relation des filles de la rue violées avec leurs bébés. De par leur vie dans la rue, les expériences sexuelles terribles qu'elles ont vécues, ces filles font plus que leur âge. Quelques-unes sont mères depuis l'âge de 12 ans », explique Chaïmaa Abdel-Qader, psychiatre à la maison fondée depuis 2004 et dépendant de l'organisation Al-Amal qui présente des services aux enfants de la rue.

L'ENGRENAGE DE LA VIOLENCE

La maison composée de trois étages semble plutôt paisible de dehors et même lorsqu'on y pénètre. Des filles qui accomplissent différentes tâches, des enfants et des employés. Mais il suffit de s'approcher et poser quelques questions pour que la détresse fasse éruption révélant des ci-

catrices indélébiles sur le psychique et le physique. Elles sont toutes victimes de négligence, d'indifférence sociale. Il y a celles qui ont quitté la maison à la mort de leurs parents ou à cause de maltraitance particulièrement, celles dont la mère ou le père se sont remariés.

Certaines ont subi la violence d'une marâtre ou d'un beau père, alors que d'autres ont quitté leurs maisons pour harcèlement sexuel ou inceste. [...]

UN PHÉNOMÈNE EN RECRUESCENCE

[...] « Depuis la création de la mai-



son, on descend régulièrement dans la rue, essayant d'attirer le plus grand nombre de filles de la rue, une majorité accepte notre aide tandis que d'autres préfèrent demeurer dans la rue », dit Mahmoud, en affirmant qu'aucune fille de la rue ne peut éviter d'être violée ou de tomber enceinte. Loin des endroits qui accueillent ces cas sensibles, beaucoup accouchent dans la rue et laissent leur bébé affronter son destin, du moins s'il reste vivant. Une fois arrivée dans ce foyer, la fille, victime d'un viol ou enceinte, se prépare à changer de vie. « Notre première démarche est de contacter les parents et leur expliquer la situation tragique de leur fille. Ainsi, on essaye de ramener cette fille chez elle, car

la meilleure des solutions est qu'elle retourne chez ses parents. Parfois, ces derniers comprennent et acceptent de coopérer avec nous pour tirer la fille de la rue. D'autres préfèrent la laisser loin d'eux peu soucieux de ce qui peut lui arriver, que ce soit dans la rue ou ailleurs », dit Sayed Anouar, directeur de la maison des petites mamans.

DES SÉQUELLES PARFOIS IRRÉVERSIBLES

[...] Selon Chaïmaa, la coordinatrice, l'objectif est d'aider ces filles à reprendre une vie normale et d'atténuer leurs souffrances. « En général, ces filles ont plusieurs complexes liées directement au sexe. Soit elles deviennent avides de sexe ou bien elles le rejettent carrément. Elles gardent toutes de très mauvais souvenirs, des expériences qu'elles ont vécues, alors, on essaye de rendre leur vie plus agréable, plus équilibrée », dit Chaïmaa. Cette dernière affirme qu'en général, la maman arrive de la rue déjà enceinte et sans pouvoir déterminer qui est le père. Et dans ce cas, lorsqu'elle accouche, on donne à l'enfant n'importe quel nom. Mais si on connaît le père, on l'oblige à contracter un mariage blanc afin de garantir une identité légitime à l'enfant. Le problème est que ces jeunes mamans éprouvent des sentiments contradictoires à l'égard de leurs enfants. Elles voient en eux le résultat de toutes les violences, souffrances et injustices qu'elles ont subies.[...]

Repris par :
3 juin 2010



Russie, Qatar, Algérie: La course au leadership gazier

Lors de la 16ème Conférence internationale sur le gaz naturel liquéfié (GNL16), qui se clôture aujourd'hui, il ressort que le marché international connaît une course infernale vers le leadership par, essentiellement, trois pays : la Russie, le Qatar et l'Algérie.

Malek FARAH

C'est ce que les experts ont mis en exergue à travers les différentes interventions lors du premier jour du GNL16, en dépit des difficultés auxquelles le marché est confronté depuis 2008 à cause de la crise économique mondiale. Celle-ci a précipité les prix du gaz dans une chute conséquente notamment en raison du surplus d'offres et la baisse de la demande. Selon Luc Speeleveld, ingénieur en mécanique à Gaz de France (GDF), le marché a connu un changement dramatique en 2009.

En 2008, les prévisions, selon lui, portaient sur une capacité de 25 millions de tonnes mises sur le marché mondial annuellement et 500 millions de tonnes d'ici 2020. Néanmoins, dirait-il, «tous les nouveaux projets vont être menés à termes» en signalant qu'actuellement, le marché du GNL constitue 8% de la demande mondiale en gaz. Pour lui, trois pays pèseront à l'avenir sur le marché gazier. Il s'agit du Qatar, de la Russie et du Yémen à lesquels l'Algérie devra faire face. Il a ajouté que l'Inde et la Chine constituent des marchés consommateurs très importants dans l'avenir car ils ont absorbé le surplus de gaz qui était de 503 milliards de mètres cubes de GNL, en 2009.

Actuellement, le gaz conventionnel occupe 45% des parts du marché de gaz. Le Qatar concurrence l'Algérie sur le marché anglais puisque le Royaume Uni compte augmenter ses importations de gaz de ce pays, selon un représentant de Qatargas. Ses capacités en gaz sur toutes ses formes sont de 2,5 milliards de m³ sur une seule pipe dont les deux tiers sont exportables. Pour la Russie, principal concurrent de la société Sonatrach, sur les 27% des réserves prouvées en Europe, 25% sont russes pour approvisionner le marché de l'Union européenne, selon l'ambassadeur s'est fixé comme ob-

jectif d'augmenter cette part à 30% d'ici 2030.

Gazprom transforme 100 millions de tonnes de GNL par an prévus pour l'UE. Le Yémen, qui a effectué sa première exportation de gaz non conventionnel en novembre dernier a

débuté son exportation de gaz non conventionnels en novembre 2009. Ses capacités ont atteint 6,5 millions de tonnes de gaz en 25 ans.

LE FINANCIER
Quotidien de l'économie & de l'information

21 avril 2010

Instabilité et fragilité de la zone euro Une aubaine pour l'Algérie pour renégocier l'accord d'association

Y. FERHAT

La crise grecque et la situation de « fragilité » de la zone euro, engendrée par l'aide apportée par les pays européens à la Grèce pour rétablir sa situation déficitaire, estimée à 110 milliards d'euros, peut s'avérer bénéfique pour l'Algérie.

Cette situation ne concerne pas les conséquences des turbulences subies par les marchés financiers internationaux et leurs influences sur les cours du pétrole, mais une situation qui procure à l'Algérie une position de force dans ses négociations d'échanges internationaux.

«La fragilité de la zone euro est une aubaine pour l'Algérie pour négocier ses échanges internationaux», a indiqué mardi, M. Brahim Gacem, expert financier, à l'occasion de la conférence-débat, consacrée à la crise financière mondiale et la restructuration bancaire, organisée au forum El Moudjahid.

L'Algérie, qui s'apprête donc à renégocier l'accord d'association Algérie-UE le 15 juin prochain à Bruxelles, a aujourd'hui «toutes les cartes en mains pour renégocier l'accord d'association», a-t-il ajouté.

Pour l'expert, il ne s'agit pas seulement de renégocier l'accord d'association Algérie-UE mais tous les accords passés, relevant des échanges internationaux, voire même le processus d'adhésion de l'Algérie à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). «L'Algérie, qui a créé des barrières pour protéger son tissu économique.

Pour les ouvrir et faire son entrée dans le concert des pays en développement, tout en conservant ses intérêts, a tous les atouts en mains

pour faire valoir ses conditions», a estimé M. Gacem, qui s'est longuement étalé sur l'historique de la crise financière mondiale et sur ses retombées sur l'économie algérienne.

Selon lui, l'Algérie qui classée 3^e puissance économique sur le plan continental, n'a pas été touchée sévèrement par la crise financière mondiale en raison de la déconnexion du système bancaire algérien du système financier international.

Néanmoins, l'économie rentière du pays a fait que « la crise financière soit ressentie par deux canaux, à savoir les importations de biens libellés en euros et l'exportation d'hydrocarbures qui a enregistré à l'époque une chute vertigineuse des valeurs des exportations en raison de la baisse du prix de pétrole dans les cours internationaux en l'espace de six mois de 147 à 49 dollars le baril», a expliqué l'expert en estimant que toutefois, les mesures prises par le gouvernement algérien, contenue dans la loi de finances (LFC2009), est une décision politique correcte. «Les pouvoirs publics ont pris des mesures drastiques pour limiter l'importation de biens de luxe (automobiles).

En revanche, l'importation des biens nécessaires à la production étaient soutenus par l'Etat», a-t-il précisé. L'orateur estime, en outre, que malgré des lacunes que la succession de crises a révélé en son sein, le capitalisme financier a quand même de beaux jours devant lui. [...]

LE MAGHREB
Le Quotidien de l'économie

19 Mai 2010

Le Maghreb des entreprises entre mythe et réalités L'intégration maghrébine en débat

Ridha LAHMAR

M. Hédi Djilani, président de l'UTICA, a débattu avec les représentants des médias tunisiens des enjeux de l'intégration maghrébine. Cela a donné lieu à un débat prolongé avec un échange de réflexions et d'impressions empreintes de vérités et d'un certain réalisme.

Les débats ont porté sur le blocage des transactions commerciales intra-maghrébines et un semblant de protectionnisme, la rétention des investissements croisés, l'absentéisme d'un système bancaire à vocation maghrébine, la lenteur de la croissance du PIB faute d'intégration économique. Le président de l'UTICA, courtois et modéré, a essayé de cadrer le débat mais les constats exprimés ne pourraient pas être comprises outre mesure.

Il faut dire que les économies maghrébines sont à un état inégalitaire de leur évolution et qu'elles se développent à des rythmes différents : à plusieurs vitesses, dirait-on, Tunisie et Maroc ont ouvert leur marché, réalisent la mise à niveau de leurs entreprises économiques, privatisé une bonne partie de leur tissu entrepreneurial, amélioré leur climat de l'investissement pour attirer les IDE et conclu des partenariats porteurs avec l'UE. La Libye bénéficie déjà du statut d'observateur au niveau du processus de Barcelone tandis que l'Algérie, dont l'économie repose encore sur le secteur énergétique et les grandes entreprises étatiques, négocie encore depuis des années avec l'UE pour ce qui est de la zone échange et d'un éventuel partenariat avec l'UE. Son économie n'a pas encore été privatisée et diversifiée et l'Algérie n'attire pas encore les IDE à la hauteur de ses objectifs et de ses légitimes ambitions, elle n'a pas signé les Accords d'Agadir. 90% de ses exportations portent sur le gaz et le pétrole, ses réserves en devises sont fabuleuses et le pays est un immense chantier.

[...]

Le marché commun maghrébin verra-t-il le jour ?

Nous devons être optimistes pour aller de l'avant et voir l'avenir en rose, or il est navrant de constater que l'état des lieux actuel est fait de restrictions commerciales et de blocages à l'investissement lorsqu'il n'y a pas de fermeture des frontières et des liaisons commerciales et de transport, ne parlons pas du froid des relations diplomatiques, ce qui est le cas entre l'Algérie et le Maroc depuis longtemps déjà. Il y a lieu de reconnaître qu'il y a un léger mieux alors que les potentialités sont énormes. Le commerce (légal et illégal) entre Libye et Tunisie prospère de façon active plus de 2 milliards de dollars par ans pour ce qui est légal, mieux, les investissements industriels tunisiens en Libye se multiplient alors que les investissements touristiques et commerciaux libyens (LAÏCO et Oillibya) sont en forte croissance. Une société commune avec pour siège Djerba procède à l'exploitation ou plutôt l'exploration du pétrole sur la plateau continentale off-shore, à cheval sur les deux pays. Le commerce intra-maghrébin qui n'était que de 3% du commerce extérieur maghrébin est en train de doubler grâce au réchauffement des relations commerciales entre Algérie et Tunisie (7%), Libye et Tunisie. Il faut dire que les importateurs privés algériens font de plus appel aux industriels tunisiens pour leurs fournitures, ce qui n'a pas manqué d'engendrer un certain dynamisme pour un futur partenariat gagnant-gagnant. Plus de 1300 hommes d'affaires tunisiens ont ouvert des commerces ou créé une société en Algérie. Des opérateurs économiques algériens et marocains ont investi en Tunisie. Il est vrai que la BIAT avait déposé il y a quelques années une demande d'agrément pour la création d'une banque en Algérie avec un capital de 50 millions de DT auprès de la Banque Centrale Algérienne, en vain. Amen bank avait eu l'intention de le faire il y a un certain temps sans peut-être passer à l'acte. La COMAR voulait également implanter une compagnie d'assurance en Algérie avec un capital de 50MD ; elle en a les moyens et en maîtrise les techniques, mais les nouvelles dispositions semblent «la gê-

ner aux entournures». Certes le marché algérien paraît fructueux et plein de potentialités mais les nouvelles tendances impliquant légalement des privés algériens de façon majoritaire semblait rebuter les IDE, car la maîtrise de l'investissement et du projet leur échapperait.

Il y a des industriels tunisiens qui ont créé des usines en Algérie : Poulina et Carthago Ceramic, Al Khimia dans la chimie, Tahar Bayahi dans l'industrie de l'aluminium... Cependant il y a quelques mois la législation algérienne en matière d'investissement étranger est devenue plus sévère et restrictive : dorénavant la loi oblige les investisseurs étrangers à concéder 51% du capital de leur entreprises aux Algériens.

Encore faut-il trouver des investisseurs partenaires algériens qui ont les moyens financiers et les compétences adéquates pour la gestion. Imaginez un investisseur étranger qui apporte sa technologie et son financement à un projet industriel où il est condamné à être actionnaire minoritaire. Difficile à concevoir mais possible, rare et risqué à la fois.

Les infrastructures et les projets fédérateurs manquent encore

Il faut reconnaître que les signes avant-coureurs structurels pour l'éventuelle émergence d'un marché commun maghrébin ou encore la possible intégration économique ne sont pas encore au rendez-vous. La construction de l'autoroute maghrébine progresse certes de toutes parts, lentement mais sûrement ; elle risque cependant d'être interrompue entre Oran et Casablanca. Il n'y a pas de ligne de desserte maritime de cabotage permettant aux marchandises d'être transportées à un coût raisonnable du Maroc vers la Libye en passant par Algérie et Tunisie, pas de TGV en vue non plus Tripoli-Nouakchott.

[...]

RÉALITÉS

17 Mai 2010

7 milliards de préjudices dû au piratage des œuvres artistiques

Z. SABER

Le piratage et la contrefaçon dont pâtissent les auteurs et les créateurs artistiques dans dix-sept wilayas de l'Ouest du pays ont incité les responsables de l'Office national des droits d'auteurs (ONDA) et droits voisins à coordonner leurs actions avec les huissiers de justice et les brigades de lutte contre la contrefaçon, avons-nous appris de source crédible. Dans ce contexte, des actions communes devront permettre de mieux maîtriser le phénomène de la contrefaçon et le piratage. En dépit du raidissement de la loi condamnant les réfractaires à une peine de prison de six mois à trois ans assortie d'une amende de cinq cents mille à un million de dinars, les contrefacteurs ne semblent pas désarmer. Selon notre interlocuteur, la tension est particulièrement perceptible à Oran où les interventions de la police et des services de l'ONDA ont permis de coordonner leurs actions. Dans ce contexte, une saisie de plus de 124.000 supports (CD, DVD...) a été opérée par les services de sécurité. Les préjudices causés au Trésor public et à la Taxe sur la valeur ajoutée (TVA) sont respectivement de l'ordre de 38 millions et 33 millions de dinars en 2009. En appelant à l'application de la loi dans toute sa rigueur, notre interlocuteur ne manquera pas de souligner la gravité de l'atteinte à la propriété intellectuelle. Il propose, dans ce sens, d'interdire aux non professionnels d'importer des CD vierges tout en accordant des exonérations aux professionnels pour faire face à ce fléau.

El Watan: 29 mars 2010

Des brevets aux droits d'auteur Traité secret sur l'immatériel

[L'Accord Commercial Anti Contrefaçon est un projet d'accord en gestation négocié secrètement en dehors de toute instance internationale et regroupant : L'Union européenne, les États-Unis, le Japon, le Canada, la Corée du Sud, l'Australie ainsi qu'un certain nombre d'autres pays. En faveur d'une protection encore plus accrue de la propriété intellectuelle, cet accord, s'il vient à se concrétiser, entravera sérieusement la marche des pays en voie de développement, dont l'Algérie et le Maghreb.

Houari ZENASNI]

Florent LATRIVE

La propriété intellectuelle est-elle le pétrole du XXI^e siècle ? Le renforcement continu des marques et brevets se révèle à l'occasion hostile aux libertés individuelles ou aux besoins sanitaires du Sud. Après trois ans de négociations secrètes, un projet de traité anticontrefaçon, l'ACTA, vise à consacrer mondialement un régime commercial tyrannique.

[...]

L'Accord commercial anti-contrefaçon (ACAC) — surtout connu sous sa dénomination anglaise : Anti-Counterfeiting Trade Agreement (ACTA) — fait l'objet de négociations depuis déjà plus de trois ans, en dehors de toute instance multilatérale officielle. Il touche à la liberté d'expression, à la santé, à la surveillance d'Internet, et à l'organisation du commerce mondial.

Officiellement, le texte vise à renforcer la lutte contre les produits contrefaits. [...]

Technique sur le contenu et flou sur les contours, l'ACTA porte néanmoins un projet politique d'une

grande clarté. L'accord anti-contrefaçon représente le dernier avatar d'une évolution du droit international en faveur d'une protection accrue de la propriété intellectuelle, au détriment des grands équilibres historiques du droit d'auteur et des brevets, dont le principe, rappelons-le, est de favoriser inventeurs et artistes, de lutter contre le secret industriel et d'assurer la protection des consommateurs. [...]

Pour l'un des négociateurs européens de l'ACTA, « il est clair que l'Europe ne peut concurrencer les autres pays sur les prix, mais elle a la créativité, la qualité, la culture, l'innovation ». Or rien de plus facile que de dupliquer à l'infini un film sur DVD, de reproduire un modèle de chaussure ou de fabriquer la copie identique d'un médicament sorti d'un laboratoire des pays développés. « Toutes ces choses sont protégées par la propriété intellectuelle et relativement facilement détournées ou volées, poursuit le négociateur. La propriété intellectuelle est un élément de la compétitivité européenne et elle doit être protégée dans les pays

tiers. »

Cette logique imprègne la stratégie de Lisbonne, adoptée par l'Union en 2000, tout comme les efforts américains. « C'est de l'impérialisme sans excuse, estime M. James Love, le directeur de l'ONG américaine Knowledge Ecology International (KEI). Les responsables politiques nient l'importance de l'accès à la connaissance et de la liberté d'utiliser la connaissance pour le développement — y compris dans les pays riches. » Et oublie au passage que la plupart des pays aujourd'hui développés ont longtemps appliqué des politiques non restrictives sur les brevets et le droit d'auteur afin de soutenir leur propre développement. Lequel s'inspirait du savoir et de la culture puisés chez d'autres (3)... C'est le cas de la Suisse, copieuse de la chimie allemande au XIX^e siècle, avant de se muer en défenseur acharné de ses propres brevets. Ou des États-Unis, qui n'ont pas reconnu le copyright sur les œuvres anglaises, majoritaires

avant 1891, offrant ainsi aux éditeurs locaux des revenus faciles issus de leur libre copie.

Cette stratégie mise en œuvre dans les années 1980 a été progressivement adoptée par tous les pays développés, convaincus que l'immatériel — le savoir, la connaissance, la culture — formerait la nouvelle frontière de la propriété et du capitalisme. Le droit d'auteur (et le copyright) s'accroît alors, au détriment du domaine public. Destinés à octroyer à l'inventeur un monopole temporaire sur des techniques essentiellement industrielles afin de récompenser l'innovation, les brevets sont désormais accordés bien plus généreusement à des découvertes triviales, à des programmes informatiques ou à des mécanismes biologiques. Une fois la propriété intellectuelle enracinée chez eux, les pays développés ont pratiqué l'exportation législative, notamment à travers les accords sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce (Adpic), négociés en 1994 dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Conséquence, les génériques, qui permettent de fortement diminuer le prix des médicaments anti-VIH dans les pays du Sud, se trouvent bloqués par les brevets. Un pays comme l'Inde, qui avait fondé son industrie chimique et pharmaceutique sur la reproduction de substances mises au point à l'étranger, connut alors un renversement complet de modèle. «... »

Côté Internet, les inquiétudes portent sur la responsabilité des fournisseurs d'accès (FAI) et des intermédiaires techniques. Là aussi, les Etats-Unis tentent d'obtenir un durcissement des règles en vigueur. La recette ? Rendre les FAI responsables des infractions commises par leurs abonnés. Et les inciter ainsi à filtrer, couper, bloquer, sans passer par l'autorité judiciaire, quitte à ne pas se soucier trop de la réalité des piratages ainsi punis. Une demande faite de longue date par les industries cul-

turelles du monde entier et que la France avait tenté de satisfaire avec la loi Hadopi — mais dont les débats au Parlement européen, en 2009, rappelaient qu'elle risque de porter atteinte à l'exercice de libertés fondamentales des citoyens (4).

[...] Les Etats impliqués dans ces négociations secrètes réfutent, bien entendu, toute idée de viol des opinions publiques. « L'ACTA n'est pas une exception au processus démocratique — le but n'est pas de tromper les Parlements européen ou nationaux », se défend le négociateur européen, qui juge « fanatique de croire que l'on réussit ces



choses-là en cachette ». Ce n'est pourtant pas la première fois que ces mêmes gouvernements contournent l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (OMPI), l'institution internationale en théorie dédiée à ce type de discussions. A la fin des années 1990, le cadre de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT, ancêtre de l'OMC) lui avait été préféré pour engager les négociations sur les droits de propriété intellectuelle. Les pays développés avaient alors emporté la signature du Sud en échange de promesses sur l'ouverture des marchés agricoles — un troc que l'OMPI ne permettait pas. Depuis quelques années, ces manœuvres ne suffisent plus. Plu-

sieurs tentatives pour « durcir » la propriété intellectuelle ont échoué à l'OMPI, mais aussi à l'OMC. Sous la pression du Sud et de certaines ONG, l'OMPI accepte désormais officiellement de discuter d'autres modes de soutien à l'innovation, et envisage un traité sur les exceptions et limitations au droit d'auteur. Le Brésil, l'Inde, l'Argentine ou encore la Chine renâclent à renforcer des textes qu'ils jugent taillés sur mesure pour les pays du Nord. « La simple inclusion dans l'agenda de l'OMC d'une discussion sur la propriété intellectuelle était bloquée par certains de nos partenaires », reconnaît le négociateur européen. Toutes les voies étant fermées, il ne reste alors que celle du traité ad hoc, négocié secrètement par quelques dizaines d'Etats (dix plus l'Union européenne). La stratégie est d'une efficacité redoutable : une fois l'ACTA négocié en petit comité et loin des regards, il « suffira » de le transposer dans le droit national de chaque signataire. Puis, quand les jeux seront faits, d'imposer la signature du texte aux pays en développement par le jeu d'accords bilatéraux, en leur faisant miroiter des concessions sur d'autres chapitres. Un traité de 1996 sur le droit d'auteur et Internet (5), négocié dans le cadre de l'OMPI, montre la voie : transposé en droit européen en 2001, il a été présenté au Parlement français en 2006. Les députés avaient alors protesté, mais sans plus aucune marge de manœuvre, le gouvernement faisant systématiquement valoir que les engagements internationaux de la France ne pouvaient être trahis. Imparable. Sauf à débattre de ce type d'accord en pleine lumière, et au moment où il en est encore temps. Pour l'ACTA, c'est maintenant.

Chambres avec vues sur l'histoire d'Alger

Jean-Pierre Tuquoi

Alger, ce n'est pas par la mer qu'il faut la découvrir. Mieux vaut l'investir par les hauteurs en prenant appui sur deux prises solides, deux hôtels : le Saint-George et l'Aurassi. Aux explorateurs de la capitale, ils serviront de points de repère et de refuge.

Le Saint-George, en réalité, ne s'appelle plus le Saint-George depuis près de trente ans. Il a été rebaptisé par son propriétaire - l'Etat - Hôtel El-Djazair («Algérie» en arabe), mais la greffe n'a pas pris et l'on continue à



«descendre» au Saint-George, comme s'il ne fallait pas rompre le fil d'une histoire séculaire. Et quelle histoire ! Palais mauresque transformé en pensionnat pour jeunes filles, puis en hôtel de luxe pour une clientèle d'Anglais fuyant les hivers humides, le Saint-George - et son remarquable jardin botanique - peut témoigner de quelques soubresauts fameux du siècle passé.

Au salon des Ambassadeurs fut signé, le 10 novembre 1942, un cessez-le-feu entre l'amiral Darlan et les Américains, qui venaient de débarquer en Afrique du Nord. A l'étage du dessus, la chambre occupée par le général Eisenhower a été conservée. Et, sur la porte voisine, une plaque a été apposée qui rappelle que «le général Dwight Eisenhower, commandant en chef des forces expéditionnaires alliées en Afrique du Nord a tenu son quartier général dans cette chambre entre novembre 1942 et décembre 1943». Une vingtaine

d'années plus tard, c'est un autre guerrier qu'allait accueillir le Saint-George : Che Guevara.

Avrai dire, tout ce quartier de la capitale respire l'histoire, glorieuse ou dramatique, récente ou pas : chef du gouvernement provisoire, le général de Gaulle résidait à proximité, à la villa des Oliviers. Une autre villa - la villa Susini, en cours de restauration - fut un centre de détention et de torture utilisé par les parachutistes lors de la guerre d'Algérie.

La présidence de la République n'est pas loin non plus du Saint-George, mais Abdelaziz Bouteflika ne la fréquente guère.

A un jet de pierre de l'hôtel habitait aussi Abassi Madani, le fondateur du Front islamique du salut, parti qui fut majoritaire au premier tour des élections législatives de 1991.

Que l'on quitte le Saint-George pour l'Hôtel Aurassi et c'est l'Algérie socialiste des années 1970, celle du tiers-mondisme triomphant, que l'on redécouvre. L'hôtel n'a guère changé depuis son inauguration. C'est un bloc de béton dénué de grâce mais qui offre l'un des plus beaux panoramas sur la baie d'Alger. Dans ses salons se sont tenus de nombreux sommets et conférences internationaux. Les chambres de l'Aurassi sont restées figées dans le temps, avec leur décoration de plastique orange, vert, jaune...

De la terrasse de l'hôtel, on aperçoit au loin un autre monument : le centre Riad El-Fath, un tripode de béton de près de 100 mètres de haut planté sur les hauteurs de la capitale. «C'est



notre tour Eiffel», disent les Algériens. Mais où sont les files de touristes ?

La période coloniale, c'est une autre affaire. Un palace l'incarne, situé non pas sur les hauteurs de la capitale mais en bord de mer, à deux pas du port et du centre-ville : l'Hôtel Aletti, rebaptisé, en pure perte, Hôtel Safir. Ouvert en 1930, soit «l'année du centenaire de l'occupation française», rappelle son directeur, Sami Djilali, il a été inauguré par Charlie Chaplin. L'Aletti est un chef-d'oeuvre Art déco : formes épurées et géométriques, sculptures stylisées... Le palace offrait à ses clients un casino, une salle de music-hall, un cinéma. C'était le rendez-vous obligé des colons fortunés.

Depuis, le temps a passé et l'Aletti a perdu son lustre. Des rénovations mal conduites l'ont enlaidi. «Il faudrait rénover les rénovations», dit encore son directeur. En attendant, pourquoi ne pas se rabattre sur un autre lieu, à l'écart de l'agitation de la ville : le Musée national des beaux-arts. Surplombant le -Jardin d'essai (encore une curiosité), il est d'une richesse inouïe. Les collections, qui comportent des Degas, des Dufy, des -Gauguin, des Maillol, des Picasso, sont sans égales dans toute l'Afrique.

Le Monde
1 avril 2010

Constantine : Le palais Ahmed Bey, de marbre et d'orangers

Farida HAMADOU

Fasciné par les palais qu'il visita en Orient, Ahmed Bey décida de construire un ksar somptueux à Constantine, où il ne vécut pourtant que de 1835 à 1837. Fermé pour restauration en 1985, il vient de rouvrir au public. Un bijou d'architecture à visiter absolument.

Une porte verte, massive, constellée de clous décoratifs en laiton qui s'ouvre du côté sud de l'édifice, invitant les visiteurs, qui se retrouvent de plain-pied dans l'enceinte du palais : dès l'entrée, par la place Si El Haouès (ex-place Générale), un charme étrange se dégage du bâtiment, tant les lieux sont éloquentes. C'est le rez-de-chaussée. A peine quelques petites marches escaladées, on accède au hall tout en marbre, aux colonnades d'albâtre et aux murs revêtus de faïences mauresques, dans lequel se trouve à gauche, Dar Fatoum, l'appartement de la favorite du bey. Tous les plafonds sont ornés de luminaires en cuivre jaune.

A droite, nous accueille, dans une orgie florale, le grand jardin des Palmiers, distinct de l'autre, celui des Orangers, dans lequel, raconte-t-on, Napoléon III avait planté deux cèdres du Liban, et au milieu duquel trône une vasque de marbre avec jet d'eau. Au-dessus des panneaux, s'esquisse une fresque étonnante qui rend compte du périple entrepris par Ahmed Bey pour arriver aux Lieux Saints de l'Islam. On peut y admirer Tunis, la Goulette, Tripoli, le port d'Alexandrie, avec des frégates toutes hissées, et Le Caire, avec ses mosquées, puis, comme un livre d'images géant, la fresque se redéploie encore vers tous les murs intérieurs. C'est du-



rant ce périple accompli avant son intronisation que le futur Ahmed Bey, fasciné par les villas et les palais visités en Orient, décidera d'édifier un ksar



somptueux, n'ayant rien à envier aux plus belles demeures de l'époque.

Pour cela, il en confia, en 1826, la construction à deux illustres artisans algériens formés à Tunis et Alexandrie, dont le fameux El Hadj Youcef Barrar, que le souverain vassal fait venir d'Egypte, alors que les vitraux et les ouvrages de ferblanterie seront exécutés par des juifs de Tunis. Selon

certaines sources historiques, le bey, soucieux de l'originalité des ouvrages d'ornementation, chargera un commerçant génois de faire venir les matériaux nécessaires. On y trouve des faïences italiennes et espagnoles, aux bigarrures florales et végétales, garnissant les lambris des murs du palais, notamment ceux du rez-de-chaussée et de la galerie du premier étage.

Les appartements du bey communiquent avec le harem et la chambre des baigneuses. Ce sont des salons mauresques, en forme de T, comprenant tous des boudoirs, qu'on

appelle « maksouras ». Plus loin, vers le sud, c'est la salle du Diwân, ou d'audience, où ce dignitaire administrait les affaires de la cité. Les sous-sols, qui servaient d'écuries à

l'époque ottomane, seront plus tard transformés en geôles par les Français. D'innombrables pièces garnissent l'étage. Toute la nostalgie des splendeurs orientalistes plane sur ces lieux au faste discret, où ce sultan ne vécut, avec sa suite, que deux années, de 1835 à 1837. Pour rappel, le palais du bey, devenu le siège de l'état-major de l'armée française après la prise de Constantine, le 13 octobre 1837, a été classé monument historique par les autorités coloniales en 1935.

L'actu

Le palais vient de rouvrir ses portes au public. Il avait fermé en 1985 pour des travaux de restauration.

Les faits

La restauration du palais est finie à 80%. Il reste les colonnes et les marbres à terminer, ainsi que la polychromie (peinture murale), dont l'étude est également à actualiser, et aussi un gardiennage digne de ce nom, avec des caméras vidéo.

Philosophe engagé, militant de gauche et écrivain prolifique, Mohamed Abed Jabri a marqué de son empreinte l'histoire intellectuelle marocaine. Sa disparition le 3 mai est une immense perte pour la pensée arabe.

Mohamed Abed Jabri. Un chercheur en or

Pour bien situer le poids du penseur, il est utile de revenir au commencement. Automne 1957 : le jeune Mohamed Abed Jabri a 22 ans lorsqu'il quitte le Maroc pour Damas, la capitale syrienne, afin d'entamer des études de mathématiques. Il est alors féru de chiffres, de géométrie et d'algèbre, et ses notes au lycée sont exceptionnelles. Seulement voilà : à Damas, il découvre des manuels différents, un enseignement qui ne correspond pas à ce qu'il avait connu au Maroc, et surtout les chiffres utilisés ne sont pas les mêmes. Les Syriens ont adopté les chiffres indiens, tandis qu'au Maroc ce sont les chiffres arabes qui sont d'usage.

Des maths à la philo

Jabri décide donc de changer d'orientation. Il abandonne les maths et se tourne vers des études de lettres, qui vont le conduire à la découverte de la philosophie. Une discipline qu'il ne va plus quitter, pour devenir une figure majeure et incontournable de la pensée philosophique arabe. Une pensée que Mohamed Abed Jabri a, comme on le verra, mise au service de son engagement politique et de son combat contre l'obscurantisme.

Mohamed Abed Jabri appartient à une génération d'intellectuels arabes nourris d'espoirs et d'utopies, après la vague de décolonisation des années 1950. Des espoirs qui vont se heurter à la dictature et à la répression des régimes en place, et qui vont subir de plein fouet le choc de la défaite historique face à Israël en 1967. Que s'est-il passé ? Quelle est l'origine de cette décadence politique et intellectuelle ? Et surtout, comment s'en sortir ? Des questions que Jabri et d'autres intellectuels n'ont cessé de se poser.

Une grande partie de la réflexion du philosophe marocain est ainsi orientée vers l'analyse et la critique des structures politiques et intellectuelles qui ont mené à cette situation dramatique. Pour Jabri, la solution, ou ce qu'il appelle "l'issue" doit être trouvée au cœur même de l'héritage culturel arabo-musulman. Selon lui, il faut s'adresser au peuple avec un langage, des mots et des codes culturels qu'il peut saisir et comprendre. La présence permanente d'Ibn Rochd et Ibn Khaldoun dans ses écrits illustre parfaitement cette ambition. Le philosophe andalou et l'historien maghrébin sont les porteurs d'une pensée ration-

nelle, méthodique et rigoureuse, qui s'oppose totalement au conservatisme de beaucoup de théologiens musulmans. Jabri est convaincu que la modernité occidentale peut s'allier et se fondre, sans rupture dramatique ni heurt frontal, avec la tradition arabo-musulmane. Une position qualifiée de "tiède" par ses détracteurs, qui jugent cette conciliation impossible.

Un penseur engagé

La montée de l'islamisme et la gestation difficile de la démocratie dans le monde arabe sont présentes dans la pensée de Mohamed Abed Jabri. Dans *La raison politique arabe* (Ed. La Découverte, 2007), il distingue trois éléments déterminants de la pratique politique dans le monde arabe : la foi, la tribu et le butin. Le premier élément correspond à l'idéologie religieuse, moteur de mobilisation et de domination, le second fait référence aux solidarités traditionnelles qui soutiennent les régimes politiques et le troisième prend la forme d'une économie rentière, nécessaire pour se maintenir au pouvoir. Pour Jabri, le changement politique passe nécessairement par la réforme et le dépassement de ces trois éléments. Pour sortir de la crise, il suggère une nouvelle trinité : une économie libre et moderne, une société civile forte, à côté d'un vrai Etat de droit, et une foi tolérante qui accepte le questionnement et le pluralisme.

Mohamed Abed Jabri estime qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre le travail de chercheur, exigeant l'objectivité et la neutralité de l'analyse, et l'engagement politique et militant. Dans *Positions*, une série de textes autobiographiques sur son expérience politique, il écrit : "J'ai toujours agi comme si j'étais dans le même champ : j'écrivais en politique, je pratiquais la recherche scientifique et j'élaborais des théories philosophiques, tout en me consacrant à l'enseignement et la réflexion pédagogique. Pour moi, ces champs étaient complémentaires".

Ben Barka et lui

En 1957, Jabri fait la rencontre d'un homme qui va profondément le marquer : Mehdi Ben Barka. L'ancien professeur de Hassan II, et son futur opposant, est très actif au sein du Parti de l'Istiqlal, malgré ses frictions avec la vieille garde du parti. Les jeunes lui vouent une grande admiration pour son dynamisme et ses idées frondeu-

ses et sans concession. En 1959, Mehdi Ben Barka, Abdellah Ibrahim et Abderrahim Bouabid quittent l'Istiqlal et créent l'Union nationale des forces populaires (UNFP). Le jeune Jabri em-

boîte le pas de son idole, rejoint le nouveau parti et intègre bénévolement la rédaction de *Attahrir*, journal du parti, dont un certain Abderahman Youssoufi est le rédacteur en chef. Pendant une vingtaine d'années, Jabri prendra part à tous les combats et mutations du parti socialiste marocain. Membre du bureau national de l'UNFP, il sera arrêté en 1963 et en 1965, puis participera à la création de l'USFP dont il sera membre du bureau politique, de 1975 à 1981. Jabri était la caution intellectuelle de l'USFP, sa boîte à idées et même, selon certains, son "idéologue en chef". Malgré son départ du parti de la rose en 1981, pour se consacrer entièrement à ses activités intellectuelles, Mohamed Abed Jabri est resté fidèle à ses convictions politiques. Une constance qui explique son refus de siéger à l'Académie du royaume, malgré la demande de Hassan II.

L'impossible "bloc historique"

Mais l'engagement politique de Jabri au sein de la gauche marocaine n'a jamais été sectaire. Au début des années 1980, et sous l'influence de l'intellectuel marxiste italien Antonio Gramsci, Jabri va appeler à l'émergence d'un "bloc historique". Une alliance entre les partis de gauche et les islamistes marocains, pour œuvrer ensemble à la réforme politique du pays. Mais l'appel de Jabri trouvera plus de résonance à l'extérieur du Maroc qu'à l'intérieur, puisqu'il a abouti à la création du Congrès nationaliste islamiste à Beyrouth. Une structure qui regroupe des hommes politiques et des intellectuels islamistes et de gauche pour mettre en application cette idée chère à l'intellectuel marocain. Nul n'est prophète en son pays, sans doute.



[BIBLIOGRAPHIE]



Rachid BOUDJEDRA
Les figuiers de barbarie

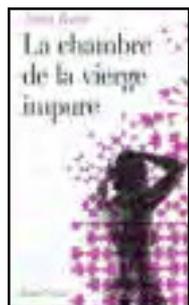
Deux hommes se retrouvent côte à côte dans le vol Alger-Constantine. A dix mille mètres d'altitude, en un peu moins de d'une heure, c'est leur destin - et celui de tout un pays à travers le leur -, qui va se jouer au fil de la conversation et des réminiscences.

Ils sont unis par les liens du sang, par l'expérience traumatisante de la guerre d'Algérie, mais aussi par le souvenir d'un été torride de leur adolescence, épisode dont jamais ils n'ont reparlé mais qui symbolise la jeunesse perdue de leur patrie. (éditions Grasset, 2010)

Maïssa BEY
Puisse mon cœur est mort

« Me couler dans le moule. Sourire quand j'avais envie de pleurer, me taire quand j'avais envie de crier. Mais c'était un autre temps. Le temps où le soleil éclairait encore le monde. Maintenant, je ne veux plus faire semblant. Que m'importent l'opprobre, l'exclusion ? Je n'ai plus rien à perdre puisque j'ai tout perdu. Puisque mon cœur est mort. »

Aïda, algérienne, divorcée, quarante-huit ans, et maintenant orpheline de son fils, assassiné. Pour ne pas perdre la raison, elle lui écrit dans des cahiers d'écolier. Et à travers ce dialogue solitaire, peu à peu elle avance, inexorable, vers son destin. Mektoub. Un roman fait d'ombres et de lumière - éblouissant. (éditions de l'Aube, 2010)



Amin ZAOUÏ
La chambre de la vierge impure

À seize ans, on m'a embarqué dans un camion et je me suis retrouvé dans un camp d'entraînement islamiste. Il y avait une fille, Laya. Une fanatique, une rebelle. Elle était séduisante. Elle ressemblait à ma cousine Sultana, celle qui criait «Suce-moi les seins! Suce-moi le sein!» quand nous faisons l'amour. Sauf que Laya ne voulait pas faire l'amour avec

moi. Elle préférait écouter mes histoires. Le soir, nous fumions le haschich et je racontais. Parfois, des tirs éclataient. Des choses se sont passées en Algérie, je crois. Des émeutes, des séditions. Moi, je fumais et je racontais. Les mêmes histoires et pourtant chaque fois différentes. Dans mon village, on m'appelait «le poète». Je tenais ça de mon père, qui avait œuvré toute sa vie à traduire le saint Coran en berbère, la langue de l'amour et des oiseaux. Mon père était un fou. Comme moi. Poète et fou, c'est pareil. Amin Zaoui chante l'amour des femmes et celui des livres, la passion des histoires. Mais La chambre de la vierge impure est aussi un livre de résistance. Dans la fumée psychotrope, les récits qui s'enchaînent ont l'étrange vertu de renvoyer à l'état de fable ce qui est bien réel: une Algérie confrontée à l'intolérance et à la violence. (éditions Fayard, 2009)

Wiciny LAREDJ
Les ailes de la reine

Le combat pour la liberté de danser d'une femme aux prises avec les démons de l'Algérie des années 1980. Le sixième roman de l'écrivain Algérien Wacini Laredj.

Dans une Algérie déchirée, en proie à ses propres démons, une danseuse de ballet, Miryam, n'a qu'un seul rêve : incarner le personnage de Schéhérazade dans une adaptation chorégraphique du célèbre poème symphonique de Rimsky-Korsakov. Elle trouve soutien et réconfort auprès de son amie et professeur de danse, Anatolia, ainsi que dans le souvenir de son idole, la danseuse étoile Ekatrina Maximova, qui a tenu bon, jusqu'au bout de ses forces, malgré un sévère handicap physique. Gravement blessée lors des événements du 5 octobre 1988, Miryam continue à s'entraîner avec acharnement, toujours stimulée par Anatolia, jusqu'au jour où celle-ci est renvoyée par le ministère de la Culture et « invitée » à quitter le pays. Sous la pression des groupes islamistes armés, tous les espaces culturels, y compris l'Opéra, sont d'ailleurs menacés de fermeture... (Actes-sud col. Sindbad, 2009)



Abdelkader DJEMAI
Zohra sur la terrasse



«Zohra sur la terrasse » raconte les deux séjours de Matisse à Tanger. L'artiste fera la connaissance de la lumière douce, des couleurs vives, des paysages luxuriants et de ses habitants. Il peindra une vingtaine de toiles et une soixantaine d'études au Maroc. Mêlant fiction et réalité, Abdelkader Djémaï, l'auteur de ce récit, portant le titre d'un tableau de Matisse,

évoque la figure de son grand-père et sa ville natale, Oran (éditions du Seuil, 2010)

Marta SEGARRA
Nouvelles romancières francophones du Maghreb

Entre 1995 et 2008, de nombreuses romancières du Maghreb ont émergé, telles que F. Mernissi ou R. Amari. Un essai de critique littéraire sur ces romancières francophones à travers l'étude de la langue, de la représentation symbolique du monde et des techniques narratives qu'elles utilisent. (éditions Karthala, 2010)



نسیان.com أحلام مستغانمي

Ahlem Mostaghanmi est une grande écrivaine et poétesse arabophone native de Constantine. Elle est l'écrivaine la plus lue dans le monde arabe.

Ses romans sont célèbres dans tout le monde arabe, notamment sa trilogie, «Passager d'un lit», «L'anarchie des sens» et «La mémoire de la chair». Ses romans mettent en valeur le corps, «La mémoire de la chair» sera interdit dans plusieurs pays arabes et ce, pendant

plusieurs années. Ahlem Mostaghanmi vient de sortir un nouveau livre intitulé Nessyan.com.



Anouar BENMALEK
Le Rapt

Quand il comprend que sa fille n'a pas fugué mais a été enlevée, Aziz pense d'abord aux islamistes radicaux qui ont égorgé un jeune homme sous ses yeux quelques jours auparavant. Il maudit son pays, ses haines fratricides, ses fanatiques, son pouvoir raidi par la peur et sa police incompétente. Cet employé d'un drôle de zoo algérien n'imagine pas que ce rapt puisse être une vengeance, dont l'origine remonte à un demi-siècle ! Il s'avoue volontiers lâche et cynique, mais il n'a jamais rien fait à quiconque qui mérite qu'on séquestre sa fille ! Le ravisseur se manifeste par téléphone. Bien entendu, Aziz est sommé de ne rien révéler à la police. De coup de fil en coup de fil, qui sont autant d'étapes d'une longue torture psychologique, Aziz va finir par comprendre que ce n'est pas lui qui est visé mais Mathieu, le second mari de sa belle-mère, le beau-père de sa femme, un Français demeuré en Algérie après l'indépendance. (éditions Fayard, 2009)

عز الدين ميهوبي
اعترافات تام سيتي

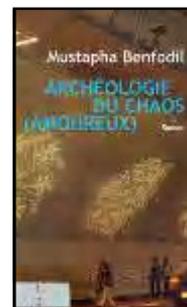
منشورات ثالثة 2008

Les aveux de Tam City 2039 est le nouveau roman de l'écrivain et poète Azzeddine Mihoubi présenté hier lors d'une soirée littéraire animée par l'auteur à la Maison de la culture de Tamanrasset. Dédié à la population de la capitale de l'Ahaggar, ce nouveau produit littéraire de trois tomes Tin Amoud, Aïn Zana et Mokachafat Askrem, édité par la maison d'édition Tala, a été exposé pour la première fois lors de la manifestation «Alger, capitale de la culture arabe 2007». Dans la présentation de son œuvre, Azzeddine Mihoubi a indiqué que l'idée d'écriture sur cette région «est dictée par la mue que cette région a opérée». Une métamorphose qui pourtant, a-t-il dit, «n'a pas encouragé les gens à opter pour le Sud», faisant allusion au phénomène de l'émigration clandestine, appelé communément «harraga». Cette œuvre prévoit, selon l'auteur, une «nette» mutation de Tamanrasset qui deviendra, à l'horizon 2039, une région «pivot» entre le Sud et le Sahel devant attirer les investisseurs. Joignant la fiction au mythe, l'auteur aborde l'arrivée d'importantes personnalités dans la région, dont un Français venu au pays à la recherche du tombeau de son père inhumé à Souk Ahras, mettant son séjour à profit pour reconnaître les crimes commis par son géniteur en Algérie. M. Mihoubi, qui a annoncé que ce produit est en cours de traduction vers la langue française, avait animé une soirée poétique avant d'être honoré par les autorités locales de Tamanrasset.



Mustapha BENFODIL
Archéologie du chaos (amoureux)

«Où commence, où finit un roman ? Avec Archéologie du chaos (amoureux), Mustapha Benfodil, en bon « rêveurévolutionnaire », nous encourage à lire son roman avec le corps, avec les mains, les bras, les jambes, les yeux, la bouche, en se laissant porter par un mouvement de marche, en se laissant envelopper, frôler par des gestes, des contacts, en clignant des paupières devant les lumières d'Alger, la nuit, en prêtant l'oreille au crissement des pneus sur l'asphalte mouillé, au froissement des papiers, surtout les papiers.» Djilali Khallas (Alger, Barzakh, 2007)



Adlène MEDDI
La Prière du maure

Alger, les années 2000, l'hiver. Un jeune homme disparaît. «Pour régler une dette», Djo, commissaire à la retraite - forte tête, solitaire - reprend du service, réactive ses réseaux et se lance à sa recherche. Mais très vite les pistes se brouillent, et l'enquête devient une inquiétante course contre la mort où tous les fantômes d'une époque que l'on croyait révolue resurgissent.

Empruntant au polar certains de ses codes, Adlène Meddi alterne sécheresse de style, dialogues percutants et échappées poétiques, et met en scène des personnages pris au piège d'une ville glauque et fantasmagorique, sur fond de terrorisme, de complot politique, d'illusions perdues et d'amour impossible.» (Présentation de l'éditeur) (Alger, Barzakh, 2008)

Kamel DAOUĐ
La préface du nègre

La Préface du nègre est un recueil de quatre nouvelles, écrites à la première personne et qui représentent une vision à la fois noire et tendre de l'Algérie d'aujourd'hui ; d'un pays qui veut à tout prix oublier son passé, mais celui-ci le rattrape sans cesse. La première nouvelle intitulée l'Ami d'Athènes raconte l'histoire d'un coureur de fond, qui court et court et court sans objectif bien précis, sauf – peut-être – pour fuir un “pays à moitié desséché”. Mais c'est sans compter sur sa mémoire et ses souvenirs qui remontent à la surface. Le coureur est obligé de se souvenir car sa mémoire à des droits sur lui, tout comme ses ancêtres et ses descendants. L'objectif se dessine enfin pour ce coureur à partir du moment où il restitue sa mémoire. En fait, on fuit souvent notre passé, mais il finit toujours par nous rattraper parce qu'il fait partie de notre histoire (personnelle ou nationale). (Alger, Barzakh, 2008)

